



J'ai tué Clovis (II)

Serge Cazenave-Sarkis

Les mois qui suivirent furent pour moi comme une gestation.

Tout d'abord, juste une semaine après le décès de Clovis, sur les quais de Seine, j'achetai un chien. Une petite chienne que je nommai « France » en souvenir de Clovis, premier roi des Francs. Je n'eus pas à la choisir. En pénétrant dans l'animalerie, je ne vis qu'elle. Une forme ovoïde blanche, piquée d'une mûre surmontée de deux grains de cassis noirs que dix petits coussinets roses appuyés contre la vitre de l'enclos maintenaient maladroitement sur ses pattes arrière. C'est à peine si j'entendis les recommandations du vendeur, ne retenant qu'à peu près le nom de la race du chien : *Jack Russ...*

La transaction faite, ce fut comme un vol à l'étalage. Je glissai France dans la poche de mon manteau et traçai droit jusque chez moi.

Sûr, elle avait faim, elle avait soif, elle avait froid, et moi, j'avais besoin d'elle.

Quelques jours plus tard, c'est en découpant un journal en petits morceaux afin d'en remplir sa litière que l'idée me vint de me substituer au défunt Clovis — enfin, juste pour voir... je le pensais alors...

D'un placard, je sortis un vieux sac de sport de mes années lycée dans lequel je glissai un pardessus passé de mode ayant appartenu à mon père, ainsi qu'un carton à chaussures que j'aplatissais pour en augmenter la surface. J'ajoutai aussi une bouteille de vin vide dont j'avais auparavant gratté la riche étiquette, et rincée, à cause de l'odeur.

J'étais prêt.

Il ne me restait plus qu'à trouver l'attitude adéquate pour que mon imposture soit tout à fait crédible. Je décidai donc, dans un premier temps, d'entreprendre ma métamorphose tout en restant chez moi.

Quelle partie de mon appartement choisir ? Le séjour, ma chambre, l'entrée... La cuisine ?... Je choisis de m'installer tout au bout du couloir, sous l'huis de la salle

de bain, à côté des WC dont j'avais retiré la porte et ajouté quelques sacs poubelle pour donner au tableau une touche un peu plus sordide.

Quatre jours, c'est le temps qu'il fallut à ma barbe pour me donner triste genre. Je ne m'étais jamais vu ainsi et ne me déplais pas. De là à me présenter dans cet état à quiconque, même à un inconnu, il y avait une marge qui me semblait infranchissable.

Je ne me résolus à quitter mon appartement qu'au dixième jour.

Le réfrigérateur était vide depuis longtemps, et à part quelques fades croquettes au goût de poisson que j'avais subtilisées à France, je n'avais rien mangé depuis quarante-huit heures.

Fallait-il que mon aventure s'arrête là (9h), ou devais-je poursuivre (13h) ? Réellement (16h). Là. Dehors. Au froid (20h30).

Je faillis abandonner (23h). Il pleuvait. Le temps de me raser, de prendre une douche et de m'habiller correctement, il serait trop tard — le petit Arabe fermait son épicerie à 23h30 précises. J'avais trop faim. J'enfilai le manteau de mon père, et découvris qu'il n'était pas à ma taille. Trop petit. Trop tard. Sans plus attendre, après m'être assuré que l'immeuble était vide, sur la pointe des pieds, comme une grosse masse molle, sans faire de bruit je dévalai l'escalier.

Dehors ! J'étais dehors ! Mort de trouille... Dégueu, poisseux, poilu, puant ! Je mis du temps avant de poser un pied sur le trottoir. Calé dans l'encoignure où avait vécu Clovis, je restais là, sans oser bouger... J'hésitais encore sur le bien-fondé de mon extravagante idée quand, terrible, j'entendis l'ascenseur se mettre en route.

Mon col relevé, méconnaissable, comme éjecté, je m'enfonçai dans la nuit.

Je ne pris pas le chemin le plus court pour atteindre l'épicerie. Prendre le chemin direct comportait le risque de croiser quelqu'un de ma connaissance. Je fis donc une boucle qui me valut d'arriver par les fruits plutôt que par les légumes. À nouveau, la panique me prit à l'idée d'entrer dans le magasin. Je restais figé, ne m'approchant pas trop de peur de faire fonctionner l'ouverture automatique des portes. À deux reprises j'aperçus le regard de l'épicier. Il était désapprobateur. La pluie redoubla. Je fus obligé d'avancer d'un pas pour ne pas recevoir sur le dos toute l'eau du ciel que la banne s'était mise brutalement à déverser en cataracte sur le trottoir. Les portes s'ouvrirent. Sévère, l'épicier cria : « Je vais fermer ! »

Terrorisé, affamé, je me précipitai au hasard sur la tête de gondole qui se trouvait face à moi et déposai sur la caisse en un unique mouvement tout son stock de paquets de brioches artisanales. L'épicier, qu'il y avait peu j'appelais encore monsieur Harmed, ne broncha pas. J'étais sauvé ! J'en profitai pour accumuler sur le comptoir tout ce qui se trouvait à portée de main. Des confiseries surtout. C'était décidé, je continuerai à accumuler de la nourriture jusqu'à ce qu'il me fasse une remarque. Les yeux baissés, j'osais un pas arrière, puis deux... Ah ! Les belles boîtes de raviolis, de choucroute et de cassoulet !... Et le café ! Et le lait ! Sans oublier la confiture !... Et puis les pommes chips... au goût bacon !... Et puis... Et puis...

Une décharge électrique d'une puissance phénoménale traversa de part en part ma colonne vertébrale. Une forte odeur de transpiration, à moins qu'il ne s'agisse d'une haleine sauce curry piquée d'ail, m'assaillit. Quelqu'un me suivait. Je me mis à frissonner. Il était hors de question qu'on me jette dehors. Je sentais mes poils se hérissier. J'allais me défendre ! Prêt à me battre, d'un quart de tour sec je me retournai et me trouvai nez à nez avec monsieur Harmed, plié en deux, un léger sourire aux coins des lèvres, sa calculette à la main, qui notait au fur et à mesure les articles que j'entassais contre ma poitrine. Il semblait gêné, mais ma physionomie ne paraissait pas l'inquiéter. Au contraire... Me prenait-il pour quelqu'un d'autre ? Devant le rayon des vins je me ressaisis et, comme je l'avais répété des centaines de fois devant ma glace, d'indigent je repris la pose. Quelle affreuse piquette devais-je choisir ? Mon indécision dut se lire sur mon visage. D'un ton vainqueur, l'épicier m'annonça : « Ne vous en faites pas, monsieur Lemoine (c'est mon nom), j'ai votre Château Le Bel ! Je l'ai caché par-derrière, un vin pareil... Je ne voudrais pas... Enfin... Par les temps qui courent... »

J'ai cru que mes tympanes allaient implorer. Monsieur Harmed parlait toujours mais je ne l'entendais plus. Mes yeux aussi se troublèrent. J'étais nu. « ...ce soir... pas pouvoir vous livrer... mais demain matin... promis... à la première heure... »

Le temps s'inversa. De façon mécanique, je me surpris à vouloir tout remettre en place. Mon trouble était tel qu'il ne me parut pas anormal que les mains de monsieur Harmed enserrèrent les miennes pour les accompagner dans leur volonté de bien faire. Elles étaient douces et, jusqu'au dernier article prudemment reposé sur son étagère, jamais ne me contrarièrent. J'étais comme anesthésié. Sans résistance et

sans l'avoir décidé, pareil à mon vin, je me retrouvai dans l'arrière-boutique. Il y faisait sombre. Sur une cuisinière, dans un profond faitout, mijotait une sorte de ragoût qui sentait le mouton. L'air était gras et saturé d'épices. Monsieur Harmed, après avoir retiré mon manteau, me proposa une chaise. Je m'assis. La toile cirée aux motifs provençaux sur laquelle j'avais posé mes mains collait un peu. Si l'envie m'avait pris de vouloir y faire glisser mes doigts, le poisson de la nappe m'en aurait empêché. Mais avais-je un quelconque intérêt à bouger... Non, aucun. Ici, dans cette cuisine étrangère, je sentais qu'enfin j'allais pouvoir parler. Partager ma culpabilité. Dire... me livrer peut-être... et puis disparaître.

Pour les courses ? Bah ! Des épiceries, il y en avait d'autres !

Monsieur Harmed s'absenta quelques minutes.

Minuit approchait.

Je me réjouissais à l'idée que j'allais très bientôt pouvoir me confier à quelqu'un, que de toute évidence, sitôt mes démons libérés, je ne reverrai plus.

La musique hypnotique des grilles qui s'abaissaient lentement accompagnait mon assoupissement. Engourdi, j'étais sur le point de m'endormir lorsque les hurlements de monsieur Harmed, mêlés au vacarme dû à la chute d'une gondole métallique, me sortirent de ma torpeur. Mon premier réflexe fut de fuir. Seulement, la densité de mon corps devait approcher celle du plomb. Impossible de bouger. Je crus même entendre la chaise sur laquelle j'étais assis craquer sous mon poids.

Disparaître. Vite !

Rien à faire. Je restais prostré. Incapable de me soulever.

La solution ? Me ratatiner... Voilà ! M'effondrer sur moi-même, comme un accordéon, afin de me cacher dans mes propres ombres, tout au fond de chacun de mes plis.

Fixé de travers, entre un calendrier et une affiche représentant une jeune femme légèrement voilée, le miroir sur le mur qui me faisait face me ramena à la réalité. L'homme absent, le fantôme rêvé sous le drap duquel j'étais supposé m'être dissimulé, était tout sauf invisible. Énorme. Hirsute. Le regard perdu, les yeux fous d'angoisse. Fous, fous à faire peur ! Alors moi qui de toute ma vie n'avais jamais exprimé la moindre violence envers quiconque, devant l'image du monstre que j'étais devenu, pareil à la venue du jour, là, cette nuit, j'ai vu se lever la mort.

Lentement — pesamment — sûrement.

Sans bruit, je me suis glissé derrière le rideau en perles qui me séparait du magasin et j'ai attendu... attendu... que mes mains me fassent mal. Et quand la douleur fut insupportable, comme volant par-dessus les boîtes et les pots de verre brisés qui jonchaient le sol, lourd de toutes mes frustrations j'ai fondu sur le braqueur. Il était seul — casqué — et pas bien gros. Je l'ai ceinturé. Ses doigts sont restés dans le tiroir-caisse. Ce fut à son tour de crier. Sa visière étouffait ses plaintes. J'ai serré son dos contre ma poitrine, et en gonflant mon ventre pour que ses pieds ne touchent pas le sol, je l'ai porté jusqu'à la cuisinière. Devant celle-ci, d'un puissant coup de reins, je l'ai fait sauter jusqu'au plafond, ne le retenant qu'au dernier moment par les genoux. Il se plia en deux vers l'avant et résista... résista... pour ne pas s'ébouillanter en piquant du nez dans le faitout, mais quand son centre de gravité se trouva aux limites de leur résistance, d'un coup ses muscles le lâchèrent et sa tête casquée plongea jusqu'aux épaules directement dans le ragoût.

Je le maintins ainsi quelques secondes, quelques minutes peut-être... puis le retirai. Sa visière s'était déformée sous l'effet de la chaleur, toute recroquevillée. Des morceaux de viande s'y étaient incrustés. Je n'eus pas la curiosité de savoir à quoi il ressemblait. Mais je me souviens d'avoir éteint le gaz. D'être passé devant monsieur Harmed, mort lui aussi, et de lui avoir dit bonsoir. Et d'avoir étouffé un rire nerveux. Et de m'être servi en plaques de chocolat. Nombreuse. Et d'être rentré chez moi en empruntant le chemin le plus court.

France me fit une sacrée fête ce soir là. Nous mangeâmes tout le chocolat.

Elle mourut au petit matin. Intoxiquée par la théobromine contenue dans le chocolat... là encore... comment pouvais-je savoir ?